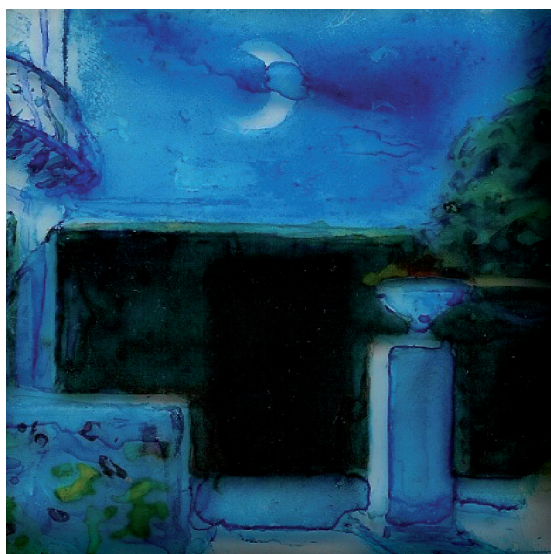


Maurice NOVERRE

Édition établie et présentée par Sébastien Roffat

LA VÉRITÉ SUR L'INVENTION
DE LA PROJECTION ANIMÉE

Émile Reynaud, sa vie et ses travaux



Préface de Sylvie Saerens

Cinémas
■■■■■■■■■■
d'animations

L'Harmattan

LA VÉRITÉ SUR L'INVENTION
DE LA PROJECTION ANIMÉE

ÉMILE REYNAUD,
SA VIE ET SES TRAVAUX

Collection « Cinémas d'animations »

Dirigée par Sébastien Roffat

Mobile, incéces, turbulent, rétif à la définition, le film d'animation ne se laisse pas facilement appréhender. La tentative de définition lui est quelque peu chimérique tant la diversité de ses formes, de ses techniques et de ses ambitions contraint à une définition ouverte. Le terme même de "film d'animation" couvre un éventail si large de pratiques artistiques et techniques, qu'il ne saurait désigner un ensemble homogène du point de vue esthétique. La collection "Cinémas d'animations" se veut le chantre de cette incroyable diversité.

Déjà parus

Jérémie Noyer, *Entretiens avec un empire. Rencontres avec les artistes Disney. Disneyland Paris raconté par ses créateurs*, 2012.

Patrick Barrès (dir.), *Georges Schwizgebel, peintre et cinéaste d'animation*, 2012.

Stéphane Le Roux, *Hayao Miyazaki, cinéaste en animation*, 2011.

Frédéric Clément, *Machines désirées. La représentation du féminin dans les films d'animation Ghost in the Shell de Mamoru Oshii*, 2011.

Jérémie Noyer, *Entretiens avec un empire. Rencontres avec les artistes Disney. Les grands classiques de l'animation : volume 2 : de Dinosaur à Toy Story 3*, 2010.

Jérémie Noyer, *Entretiens avec un empire. Rencontres avec les artistes Disney. Les grands classiques de l'animation : volume 1 : de Blanche-Neige et les sept nains à Tarzan*, 2010.

Stéphane Le Roux, *Isao Takahata, cinéaste en animation*, 2010.

Pierre Floquet, *Le Langage comique de Tex Avery*, 2009.

Maurice NOVERRE

LA VÉRITÉ SUR L'INVENTION
DE LA PROJECTION ANIMÉE

ÉMILE REYNAUD,
SA VIE ET SES TRAVAUX

Édition établie et présentée par Sébastien Roffat

Préface de Sylvie Saerens

L'Harmattan

Crédits iconographiques

Toutes les photographies sont issues de la collection privée de la famille Reynaud à l'exception de celles présentes dans l'introduction qui proviennent de la collection privée de la famille Hellis.

© L'HARMATTAN, 2013

5-7 rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.harmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-01929-1

EAN : 9782343019291

PRÉFACE

Le 31 juillet 1923, Paul Reynaud, fils aîné d'Émile Reynaud, informe son frère André « que la revue *Cinéopse* va faire un article important sur "É. Reynaud, sa vie et son œuvre" ». Il poursuit : « Coissac, que j'ai documenté il y a un mois⁽¹⁾, veut, je crois, faire quelque chose de très complet. [...] Coissac a chargé un de ses collaborateurs, Maurice Noverre-Hellis, 7 rue Claude Bernard, de réunir tous les éléments de l'étude. ». Il demande à André de lui faire bon accueil.

Maurice Hellis alias Maurice Noverre découvre alors le destin d'Émile Reynaud et va se passionner pour son histoire et ses travaux. Il ne transmettra pas à G.-Michel Coissac, qui prépare de son côté son *Histoire du cinématographe*⁽²⁾, les documents qu'on lui confie. Rapidement, son intention est de faire son propre ouvrage pour dévoiler lui-même aux yeux du monde *La Vérité* qu'il pense avoir découverte. C'est ainsi que naît le projet du livre que vous avez entre les mains et qui sera "imprimé pour l'auteur" en 1926⁽³⁾.

Plusieurs années de recherches lui seront nécessaires, sur ses fonds propres, afin de recueillir des témoignages auprès de la famille et des personnes encore vivantes qui ont côtoyé Émile Reynaud, vu ou participé à ses travaux. Il n'a jamais rencontré lui-même l'inventeur, ni pu voir fonctionner son Théâtre optique, détruit vers 1910.

Il fera plusieurs allers-retours entre Brest, où il réside avec sa mère, Paris et le Puy-en-Velay, où il effectue un important travail au sein des Archives municipales et retrouve un certain nombre d'articles concernant les cours de sciences donnés dans cette ville par Émile Reynaud entre 1873 et 1877.

Lors de ces recherches et pour s'assurer que personne ne puisse le devancer, il demande à la famille Reynaud l'exclusivité sur toute l'œuvre d'Émile Reynaud et devient « concessionnaire à titre exclusif des droits des héritiers d'Émile Reynaud ». Aucun de ses membres n'aurait alors pu se rendre disponible autant qu'il le fera à ce moment-là, chacun ayant une occupation professionnelle et étant

chargé de famille. Ils le laisseront faire sans se douter de l'ampleur de la controverse que Maurice Noverre se prépare à déclencher.

Son parti pris polémique sur les origines du cinéma va l'entraîner à négliger certaines pistes à une époque où les témoins n'ont pas encore tous disparu. Il va notamment passer à côté du témoignage d'André Reynaud, le fils cadet d'Émile Reynaud, qui a pourtant travaillé à temps plein avec son père pendant dix ans (1895-1905). Maurice Noverre ne fait appel à lui que pour le solliciter ponctuellement comme commissionnaire, pour des courses urgentes, notamment lors de la préparation de l'exposition *L'Art dans le cinéma français* au musée Galliera en 1924.

Il est d'ailleurs étonnant de constater que le nom d'André Reynaud n'apparaît à aucun endroit dans le livre ! Alors que c'est lui qui a réalisé un certain nombre des illustrations, sans en être crédité : « Cher Monsieur, Merci pour votre aimable lettre, la coupure de *L'Avenir* et les si intéressants croquis et notes relatives au Photoscénographe et à l'autre appareil. Demain, j'enverrai au photographe vos dessins en le priant de les reproduire ». Dans une note manuscrite conservée par la famille, André Reynaud nous dit en 1947 : « Je me suis séparé de M. M. Noverre lorsque j'ai vu que la rédaction de son livre sur Émile Reynaud contenait une attaque mal déguisée contre Louis Lumière, ce que mon père Émile Reynaud n'aurait certainement pas accepté. De plus, ce livre embrouillé évoquait une sorte de conspiration du silence contre Émile Reynaud - (laquelle conspiration n'a jamais existé que dans la tête de M. Maurice Noverre) - et des élucubrations genre roman-feuilleton. Signé : André Reynaud, dix ans de collaboration avec É. Reynaud dans tous ses travaux, Paris, juin 1947 ».

Au sein de la famille, Maurice Noverre aura comme principal interlocuteur Paul Reynaud, le fils aîné, qu'il appelle le "chef de famille" et dont il retranscrit certaines lettres directement mais sans toujours mettre des guillemets⁽⁴⁾. Pourtant, à l'époque de l'élaboration du livre, Paul Reynaud, qui est professeur agrégé, est loin de Paris puisqu'il enseigne à Nancy et il n'a jamais travaillé avec son père. Il ne sera muté dans la capitale que peu de temps avant la publication.

Outre les témoignages, l'axe choisi par Maurice Noverre va l'amener, plus ou moins consciemment, à passer à côté de certains aspects historiques, techniques et esthétiques qu'il aurait été

intéressant d'aborder. Ce sont, par exemple, les travaux de Jules Duboscq, un proche également de l'abbé Moigno, concernant la compensation optique et la stéréoscopie ou bien la question de l'animation dans les jouets optiques du pré-cinéma et ses développements à partir des premiers travaux d'Émile Cohl en 1908... Autant de pistes, entre autres, qu'il reste à explorer.

Cette biographie va borner pour longtemps les réflexions sur les travaux de Reynaud à la vision de l'inventeur spolié mais elle reste, malgré tout, une source d'informations non négligeable et est encore aujourd'hui la première référence sur la vie et l'œuvre d'Émile Reynaud. Nous remercions Sébastien Roffat et les éditions L'Harmattan, qui ont tout mis en œuvre pour rééditer cet ouvrage qu'il est si difficile de consulter tant il est devenu rare. Les futurs chercheurs qui souhaitent se pencher sur la vie et les travaux d'Émile Reynaud auront enfin accès facilement à cet ouvrage.

Je laisse le dernier mot à mon grand-père André Reynaud qui a écrit, peu de temps avant sa mort, cette autre note : « La postérité jugera, AR, juin 1947 ».

Sylvie Saerens,
Arrière-petite-fille d'Émile Reynaud.

1 – Voir *Cinéopse* n°58, 1^{er} juin 1924.

2 – G.-Michel Coissac, *Histoire du cinématographe. De ses origines jusqu'à nos jours*, Editions du « Cinéopse », 1925.

3 – 125 exemplaires sur papier Vergé bouffant, numérotés de 1 à 125 et 1 000 exemplaires sur papier mi-fin, numérotés de 126 à 1125.

4 – Ces correspondances sont reprises dans *Émile Reynaud, peintre de films* - coll. Les Maîtres du Cinéma - La Cinémathèque française (1945), réédité en 1992.

INTRODUCTION

*Malgré les détracteurs, et leur vile cohorte
Au travail, sans faiblir, sans jamais désarmer,
Un écrivain brillant, chaque jour, nous apporte
Réconfort admirable... et désir de lutter.
Il ne cesse jamais de combattre, sans trêve,
C'est le vrai défenseur de ceux qu'on oubliait
Et, sans désespérer, il poursuit son beau rêve !*

*Nul ne peut le nier, sa plume est un bienfait !
On a beau plaisanter, employer le sarcasme,
Voyez son air tranquille, et sa placidité
Et constatez ainsi que son bel enthousiasme
Résiste à l'ennemi avec autorité...
Reposez-vous sur lui, vous qui pleuriez naguère
Et ne craignez plus rien, car vous avez Noverre !!*

Géo. Méliès
Fév. 1928.¹

Le 10 septembre 1926, Maurice Noverre publie à Brest à compte d'auteur un livre intitulé *la Vérité sur l'invention de la projection animée. Émile Reynaud, sa vie et ses travaux*. Le tirage total s'établit à 1 125 exemplaires. Cette publication rédigée d'août 1923 à mai 1925 est en réalité l'aboutissement d'une longue bataille entreprise par Noverre quelques années auparavant.

* * *
* * *

En mai 1925, Maurice Noverre se rend à l'Hospice des incurables d'Ivry où est décédé le 9 janvier 1918 Émile Reynaud. Personne ne se rappelle ni de son nom ni de son prénom. Noverre retrouve tout de même une femme de service qui officiait dans la salle Marmontel où Reynaud a été hospitalisé entre le 29 mars 1917 et la date de sa mort. Celle-ci se souvient, selon ce qu'en retranscrit Noverre dans son style habituel, « d'un vieillard triste, aux yeux splendides, dont le visage semblait exprimer une protestation

¹ Poème de Georges Méliès dédié à Maurice Noverre, février 1928. Cinémathèque française, BiFi, Méliès 04B1.

majestueuse contre l'infortune qui l'accablait ». On ne peut pas dire que la mort d'Émile Reynaud ait beaucoup ému la presse : une annonce dans *le Journal*, quelques lignes dans *Paris-Midi*, une note nécrologique dans *la Nature*. Puis plus rien, tout le monde dans le milieu du cinéma oublie l'existence même d'Émile Reynaud.

Ironiquement, et de manière bien involontaire, c'est Louis Lumière qui remet sur le devant de la scène Reynaud. En effet, au printemps 1924, Lumière prépare la célébration du trentième anniversaire de son invention, le « Cinématographe », prévue pour le 28 décembre 1925. Il s'agit d'apposer une plaque sur l'immeuble du Grand Café où eurent lieu les premières séances payantes. Louis Lumière entend bien montrer que son invention ne doit rien aux travaux du physiologiste Etienne-Jules Marey, mais bien à l'emploi - pour la première fois - de bandes perforées (*L'Œuvre* du 23 mars 1924). Pierre Noguès, chef de laboratoire de mécanique animale, s'insurge et défend Marey², d'autant plus que la perforation des bandes a fait l'objet d'un brevet délivré le 14 janvier 1889 à Émile Reynaud.

Il n'en fallait pas plus pour déclencher la « guerre des origines » du cinéma d'autant plus que Auguste et Louis Lumière mais aussi Thomas Alva Edison se sont rendu à l'Exposition universelle de 1889 au cours de laquelle est présentée l'invention de Reynaud, le Théâtre optique. En outre, le brevet 194 482 présentant la bande perforée de Reynaud est librement consultable au ministère du Commerce. Selon Paul Reynaud, son père accueille même Louis Lumière au musée Grévin pour lui présenter en détail son Théâtre optique³. Pour Georges Sadoul, Edison a eu l'idée de la perforation par son expérience du télégraphe et pour Georges-Michel Coissac dont le livre *l'Histoire du cinématographe* paraît en 1925, les frères Lumière se sont inspiré des métiers à tisser Jacquard. Or, ces deux explications n'apparaissent clairement qu'en 1925 puisqu'en 1922, dans la *Revue scientifique* datée du 11 février, le Dr Regnault écrit encore : « Edison laisse Lumière, en 1895, breveter la perforation. On

² Conférence de M. Pierre Noguès, chef de laboratoire de mécanique animale à l'Institut Marey, donnée à la Sorbonne le 3 mars 1924 devant la Société de morphologie.

³ Paul Reynaud dans *Émile Reynaud, peintre de films : 1844-1918*, textes de Georges Sadoul et Paul Reynaud, Paris, Cinémathèque française, l'Office français d'édition, 1945. Réédité en 1992.

ne comprend cette conduite chez un savant aussi averti qu'en admettant que la perforation avait été découverte et appliquée avant lui, nous ne savons pas par qui. Sur ce point, nos recherches sont restées infructueuses. Ni Edison, ni Lumière, que nous avons questionnés, ne nous ont renseigné. »⁴

Il n'empêche le 28 février 1900, le Théâtre optique de Reynaud disparaît, « tué » par le Cinématographe. Humilié, Émile Reynaud est surtout ruiné. Entre 1911 et 1914, il décide de faire table rase du passé : il brise à coups de marteau son Théâtre optique pour vendre le cuivre et des sept pantomimes lumineuses qu'il avait créées, il en jette cinq à la Seine, disparues pour toujours.

En 1924, la « guerre des origines » prend désormais la forme d'un affrontement entre lumiéristes (les partisans des frères Lumière) et anti-lumiéristes, entre ceux qui considèrent les brevets antérieurs au cinématographe comme relevant simplement d'un sens visionnaire mais n'ayant qu'une application pratique réduite⁵ et ceux qui, au contraire, considèrent les frères Lumière comme des usurpateurs, des plagiaires profitant des inventions ultérieures à leurs profits. Il ne s'agit pas ici d'évoquer cette complexe « affaire » en détails, bon nombre d'ouvrages et d'articles l'ont déjà fait (les considérations techniques, historiques et esthétiques sont nombreuses et contradictoires) pas même d'évoquer les approches historiques contemporaines, il s'agit plutôt d'évoquer le rôle particulier qu'a joué Maurice Noverre dans cette polémique dont son livre en est l'aboutissement. Mais avant tout, il semble utile de revenir sur la biographie et les origines familiales de Maurice Noverre jusqu'alors complètement inconnues.

* * *

* * *

⁴ Dr Félix Regnault, « L'évolution du cinéma », *Revue scientifique*, n°3, 1922, p.83.

⁵ Émile Roux-Parassac dans *Et l'image s'anima. La merveilleuse et véridique histoire d'une grande invention*, Paris, Les Editions du Monde moderne, 1930 dans le chapitre « Du soleil à Lumière » écrit à propos des savants et inventeurs antérieurs à Lumière : « Leurs brevets témoignent surtout de sens visionnaire ; leurs appareils, quand ils essaient de les exécuter, ne servent qu'à leur prouver combien il y a loin de la coupe aux lèvres ».

Marie Joseph Maurice Eugène Hellis, dit Maurice Noverre, est né à Rouen le 30 novembre 1881. Il est le fils de Maurice Eugène Hellis⁶ et de Marie Théotiste Emma Riou-Kerangal⁷, mariés à Fort-de-France (Martinique) le 27 novembre 1871. Maurice Eugène Hellis est qualifié de « propriétaire » sur les registres.

Le grand-père paternel de Maurice Noverre, Louis Frédéric Hellis, est négociant, propriétaire, né en 1801 à Rouen⁸. En 1832, il est indiqué sur le registre de « propriété » tenu aux Antilles à cette époque qu'il est propriétaire d'esclaves, demeurant à Saint-Pierre « le Mouillage » en Martinique⁹. De son mariage avec Henriette Philippine Solles à Saint-Pierre (Martinique) en 1830, naissent quatre enfants : Louis Frédéric (fils)¹⁰, Zéline Adèle Mélanie¹¹, Elma Célanie¹² et Maurice Eugène. Si tous les enfants sont nés en Martinique, en réalité la famille Hellis est bien originaire de Rouen.

Ainsi, lors du mariage de Maurice Eugène Hellis et de Marie Théotiste Emma Riou-Kerangal à Fort-de-France, Louis Frédéric père est présent et dit résident au Robert (commune située à vingt kilomètres de Fort-de-France) alors qu'Henriette Philippine, donnée domiciliée à Rouen, est absente mais consentante par acte notarié d'août 1871 de maître Jiquet, notaire à Rouen.

⁶ Né le 13 juillet 1837 à Saint-Pierre (Martinique).

⁷ Née le 7 mai 1852 à Fort-de-France (Martinique), décédée le 9 juin 1932 à Brest.

⁸ Né le 12 pluviôse an IX (1er février 1801) à Rouen, décédé le 25 novembre 1882 à La Trinité (Martinique). Son père (donc arrière grand-père de Noverre), Maurice Hellis, est officier de santé, chirurgien. Sa mère, Dorothée Le Marchant est née le 14 août 1792 à Rouen. Louis Frédéric avait au moins une sœur, Adèle Emma, née le 2 octobre 1803 à Rouen et décédée le 31 août 1889 à Rouen.

⁹ Le quartier du « Mouillage » doit son nom au fait que la majorité des bateaux étaient amarrés face à lui. C'est le quartier populaire de Saint-Pierre là où logeaient la plupart des employés du port.

¹⁰ Né en 1830 à Saint-Pierre (Martinique).

¹¹ Née en 1831 ou 1832 à Saint-Pierre (Martinique), décédée le 6 juin 1836 à Saint-Pierre (Martinique).

¹² Née le 19 novembre 1833 à Saint-Pierre (Martinique). Mariée le 16 novembre 1858 à Rouen avec Léopold Grégoire Désiré Héron, né le 12 mai 1833 à Rouen, commerçant-négociant.



Eugène Clément Hellis (1794-1877).

On compte dans la famille le célèbre médecin rouennais Eugène Clément Hellis, frère de Louis Frédéric (père)¹³. Il est né le 9 mars 1794 (19 ventôse an II) à Rouen dans une famille fortunée puisque son père (l'arrière grand-père de Maurice Noverre), officier de santé, figure dès 1820 sur les listes électorales censitaires. Lui-même paie, en 1847, 1 160 francs d'impôt et, à sa mort, sa fortune sera taxée pour un montant de 340 000 francs. Resté célibataire, cette fortune lui permet un train de vie élevé, tenant salon littéraire. Bourgeois de goût et de fortune, Eugène Clément Hellis se caractérise aussi par sa foi religieuse catholique inébranlable. Il est docteur en médecine en 1816, à seulement 22 ans. Après ses études à Paris, il revient à Rouen : en 1820, il est nommé médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu, puis médecin-chef en 1834. Il a pour collègue, Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien-chef et père de l'écrivain Gustave Flaubert. Parallèlement, il obtient la chaire de pathologie interne à l'École préparatoire de médecine de Rouen, place qu'il conservera jusqu'en 1853. En 1820 toujours, il adhère à la Société de médecine de Rouen et est reçu membre résident de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (il participera à ses travaux durant cinquante ans) de laquelle il prendra la présidence en 1832 (il gèrera jusqu'à l'âge de 80 ans les finances de l'Académie)¹⁴.

Du côté de la mère de Maurice Noverre, les Riou-Kerangal sont une vieille famille du sud Finistère, initialement maître de barque de l'Île-Tudy (alors Riou tout court), puis lettrée, en charge de

¹³ Eugène Clément Hellis est donc le grand oncle de Maurice Noverre. Le docteur Hellis est bien connu d'abord par ses propres publications, ensuite par la notice qui lui a été consacrée en 1890 par le docteur Roger dans son travail sur les « médecins normands », enfin Jean-Pierre Chaline a publié et analysé dans *Deux bourgeois en leur temps. Documents sur la société rouennaise du XIX^{ème} siècle* (1977) une correspondance de quelques cinq cents lettres échangées entre Hellis et son ami parisien Floquet.

¹⁴ Eugène Clément Hellis est décédé le 2 janvier 1877.

différentes fonctions administratives de l'époque (Jean Marie Riou, sieur de Kerangal, est notaire et procureur de Pont-l'Abbé dans les années 1750, son fils Michel René, est greffier de justice de paix dans les années 1780-1790). L'arrière grand-père de Marie Théotiste Emma, Jean Marie Riou-Kerangal (1794-1874) est professeur de rhétorique puis proviseur à Quimper, Napoléonville, Nantes, Rennes, Napoléon-Vendée, enfin, maire de Guipavas (près de Brest) de 1868 à 1871. Il a trois enfants de son épouse Louise Hervieu¹⁵ : Alphonse¹⁶, Constance Louise Marie¹⁷ et Émile Yves.

Émile Yves Riou-Kerangal¹⁸, le grand-père maternel de Maurice Noverre, est entré dans la marine en 1842 comme chirurgien de 3e classe, il est nommé chirurgien de 2e classe en 1849, puis de 1ère classe en 1853. Il devient second médecin en chef en 1862 et promu premier médecin en chef en 1866. Entre 1843 et 1865, il a embarqué sur le Caïman, le Phoque, le Caraïbe, l'Élan, l'Espadon, l'Abondance, le Brandon, le Sybille, l'Armide, l'Alecton, le Floride, le Vera-Cruz. Dans cet intervalle, il soutient sa thèse à Montpellier en 1853 (*De la fièvre jaune et particulièrement de l'épidémie qui a régné sur Fort-de-France (Martinique), depuis septembre 1852 jusqu'à janvier 1853*) et effectue deux séjours à la Martinique (avril 1849-février 1853 puis mai 1854-septembre 1862) et aussi un séjour en Guyane (octobre 1862-novembre 1864). Le *Dictionnaire des médecins de la marine* détaille son parcours¹⁹. En août 1868, Riou-Kerangal est déplacé en Martinique. Il

¹⁵ Hervieu, famille originaire de la région de Vannes, père receveur des douanes, grand-père notaire royal.

¹⁶ Officier de marine - 1820-1884 ; commandements : le Chandernagor, la Sybille, l'Eure.

¹⁷ Elle épouse un magistrat de Rennes.

¹⁸ Né le 20 avril 1821 à Pontivy dans le Morbihan. Il est décédé le 8 juillet 1875 à Toulouse.

¹⁹ Bernard Brisou et Michel Sardet (dir.), *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine*, Service historique de la Défense - La Documentation française, 2010, p.689-690 : « Au cours d'une nouvelle affectation en Guyane, de septembre 1865 à décembre 1867, Riou-Kerangal se vit reprocher, à côté de petits avantages qu'il se serait accordés en utilisant les prestations du personnel d'entretien du service de santé, un certain esprit d'indiscipline et aussi la perception d'honoraires pour des soins donnés à des familles de fonctionnaires. Surtout, le gouvernement prenait ombrage d'informations communiquées à des journaux métropolitains relatives aux statistiques médicales de la transportation. Ainsi le journal *Le Toulonnais*, dans ses parutions du 19 décembre 1867 et du 3 mars 1868, alertait l'opinion sur la

y séjourne jusqu'en juin 1872 et encore d'avril 1873 à mai 1874. À son départ de Fort-de-France, l'administration regrette sa trop grande bienveillance sinon sa faiblesse envers le personnel, préjudiciable à ses yeux à la bonne tenue de son service. On lui reproche encore une conduite privée jugée scandaleuse.

Il est chevalier de la Légion d'honneur du 31 mars 1853 et officier du 12 mars 1870. Émile Yves - qui se fait appeler Riou de Kerangal sur les registres officiels - épouse à Fort-de-France le 27 avril 1849 Rose Marie Henriette Emma Guérin²⁰. Elle est qualifiée de « rentière » sur les registres d'état civil. Le couple a dix enfants dont Marie Théotiste Emma, mère de Maurice Noverre. Les huit jeunes filles se marient assez bien : médecins de marine pour deux d'entre elles, un conservateur des archives, un négociant et une (Marie Gabrielle Pauline) avec le comte Gaston Eugène de Lafont. Un des garçons embrasse la carrière de médecin de marine puis s'installe à Bouglon dans le Lot-et-Garonne. Le second, Eugène, militaire de carrière parmi les troupes de marine du 7^{ème} RIMA de Rochefort, après avoir épousé en 1891 une de ses cousines germaines, Julie Bourdillon, meurt en mission en Guadeloupe en 1895.

Émile Yves Riou-Kerangal et son épouse Rose Marie Henriette Emma Guérin sont présents tous les deux en novembre 1872 à Brest pour assister au mariage de leur fille Blanche (sœur de Marie Théotiste Emma et donc la tante de Maurice Noverre) avec Jean Dudon, médecin de marine. Les deux parents et la jeune fille sont donnés domiciliés à Brest²¹. Le père de Marie Théotiste, Émile Yves, est alors toujours en activité de service.

situation sanitaire du bagne de Guyane, laissant planer un doute sur la manière dont l'administration locale remplissait ses devoirs d'humanité. ».

²⁰ Rose Marie Henriette Emma Guérin est née en 1829 à Case-Pilote (Martinique) d'un père Pierre Hyacinthe Guérin (1799 Bordeaux - 1864 Fort-de-France) avoué près de la cour royale de Martinique (mais aussi interprète officiel). La famille Guérin est originaire de Bordeaux, le grand-père négociant étant à l'origine, semble-t-il, de l'installation aux Antilles entre 1799 et 1805. À noter, le décès de Mme Guérin mère, née Elisabeth Théotiste Salvat en 1816 à Emmitsburg, Frederick County, Maryland (États-Unis). Le frère de Rose est médecin de marine.

²¹ Le grand-père de ces demoiselles, Jean Marie Riou-Kerangal, retraité de l'éducation, vit alors à Guipavas et décèdera en 1874.

La tradition familiale raconte que lors du retour en métropole, la toilette « créole » des filles Riou-Kerangal provoque des remous sur les marchés bretons. Le père, Émile Yves, décède brutalement à 54 ans à l'hôpital militaire de Toulouse en 1875 au cours d'un congé en France, après trente-quatre ans et six mois de services effectifs ; la mère, Rose Marie Henriette Emma Guérin meurt à Cellettes (Loir-et-Cher) en 1883.

Le départ des familles Hellis et Riou-Kerangal de la Martinique est concomitant²². Les Hellis, propriétaires de plantations de cannes à sucre, vendent leur domaine agricole, officiellement car ils ne supportent plus le climat. Affaiblis par l'abolition de l'esclavage par décret du 4 mars 1848 (« nulle terre française ne peut plus porter d'esclaves »), les propriétaires terriens subissent surtout de plein fouet durant les années 1880 une très grave crise sucrière aux Antilles. La demande en alcool - plus rémunératrice que la canne à sucre - ne cesse d'augmenter à la fois pour la production d'explosifs et celle de rhum, ce qui entraîne un effondrement de la production sucrière à la Martinique²³.

Emma Riou-Kerangal, mère de Maurice Noverre.

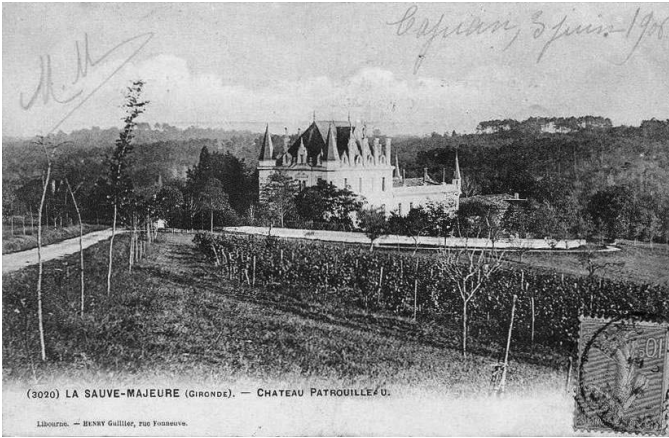
De retour en France, Maurice Eugène Hellis et Marie Théotiste Emma Riou-Kerangal s'installent à Rouen au 2, rue Pouchet dans un immeuble cosu de cinq étages avec jardin au cœur d'un quartier petit-bourgeois, à l'époque



²² En 1898, on compte 175 000 habitants en Martinique, dont 150 000 Noirs et mulâtres (85 %), 15 000 Indiens (8,5 %) et 10 000 Blancs (5,7 %).

²³ La fin de la Première Guerre mondiale en 1918 entraîne à son tour l'effondrement provisoire de la production de rhum et l'instauration de contingents. Les années 1920 marquent le retour d'une forte production sucrière en raison d'une demande métropolitaine élevée concomitante à la destruction des industries betteravières du Nord et de Picardie.

un peu en dehors de la ville. Leur premier garçon, Eugène est né le 6 janvier 1877 à Fort-de-France²⁴. Quatre ans après la naissance du deuxième garçon, Maurice en 1881, Marie Théotiste Emma Hellis donne naissance à Rouen à un troisième enfant en 1885 : Marie Robert²⁵. Le registre d'état civil indique que les deux parents sont « sans profession ». En effet, la vente des domaines agricoles martiniquais assure à la famille un très confortable train de vie. Plus tard, les Hellis achètent même le château Patrouilleau (La Sauve) avec fermes et vignes pour un montant d'un million de francs-or²⁶.



Château Patrouilleau à La Sauve, propriété de la famille Hellis.

²⁴ Fort-de-France, année 1877, registre des naissances vue n°10 : Hellis Clément Eugène Pierre né le 6 janvier 1877, fils de Eugène Maurice Hellis, 39 ans, propriétaire et de Marie Théotiste Emma Riou-Kerangal, 24 ans. Témoins : Paul Marie Auguste Guérin, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur, oncle de l'enfant et Enguerrand Cornette de Saint-Cyr, 46 ans, chef de bureau de la direction de l'Intérieur, cousin. En mention marginale : marié le 14 septembre 1903 à Saint-Symphorien (Indre-et-Loire) à Marie Emma Lafont.

²⁵ Né le 28 novembre 1885 à Rouen, décédé le 5 janvier 1961 à Bordeaux. Marié à Rions (Gironde) le 29 juin 1921 avec Marie Blanche Louise Girard. Ils auront un enfant, Jean Hellis, préparateur en pharmacie, décédé sans enfant.

²⁶ Même si le calcul est hasardeux pour l'immobilier, 1 franc des années 1911-1914 vaut 3,24267 euros 2011. La valeur de ce domaine avoisinerait donc les 3 millions d'euros 2011. Chacun des trois fils Hellis aurait donc hérité d'une somme hypothétique de 300 000 francs 1911-1914, soit 1 million d'euros 2011. À titre de comparaison, le très bel hôtel particulier Camondo construit au parc Monceau à Paris avait coûté deux millions de francs-or en 1912.

Aucun des trois enfants n'a réellement besoin de travailler. Eugène et son frère Maurice sont tout de même envoyés à Paris au lycée Janson-de-Sailly. C'est vraisemblablement à la suite d'un accident de porte-plume à l'école que Maurice Hellis devient totalement sourd d'une oreille²⁷. L'aîné poursuivra par des études de chimie tandis que le cadet fera du droit, le benjamin se laissant plutôt vivre. Pour autant l'éducation des trois frères est rigide avec interdiction formelle de parler à table par exemple. Les enfants apprennent le latin et le grec ; ils maîtrisent également l'anglais et l'allemand.



Eugène, Maurice et Robert Hellis.

²⁷ À aucun moment de son livre consacré à Émile Reynaud, il n'évoque son handicap si ce n'est en préface la contribution de Victor Collignon, Préfet honoraire, directeur honoraire de l'Institution nationale des sourds-muets de Paris.



Maurice Eugène Hellis et son épouse Marie Théotiste Emma Riou-Kerangal
au château Patrouilleau.



Les trois frères Hellis avec leur mère à La Bourboule en 1896 :
Eugène (19 ans), Robert (11 ans) et Maurice (15 ans).

Dans cette famille de médecins et de propriétaires fonciers, on trouve également l'évêque de Martinique (parrain d'Eugène Hellis, né en 1877) mais aussi des commerçants et des négociants. L'oncle des enfants Hellis, Léopold Héron, est « commissaire en rouenneries », c'est-à-dire marchand de toiles de coton peintes, industrie régionale prospère à la fin du XIX^{ème} siècle. C'est bien l'essor du tissage et de la filature du coton, au début du XVIII^{ème} siècle qui inaugure le développement industriel de Rouen. Le textile y occupe alors les trois-quarts de la main d'œuvre ouvrière.

Ce train de vie aisé prend fin brutalement pour la famille Hellis en 1918 lorsque les Bolcheviques annoncent, à la suite de la révolution d'octobre 1917, que les emprunts russes sont répudiés²⁸.

Sans être totalement ruinée, la famille Hellis qui avait mis beaucoup d'argent dans ces emprunts doit tout de même se séparer de son château en Gironde. La vente du domaine assure aux trois frères un important pécule. Seule la ferme est cédée au benjamin, Robert qui, bien malgré lui, devient cultivateur. La tradition familiale rapporte qu'il a laissé mourir les animaux faute de soins et pourrir le raisin sur les vignes tandis que son épouse passait son temps à jouer du piano. Robert Hellis est décédé à Bordeaux en 1961.

Au contraire, l'aîné, Eugène, chimiste de formation se passionne pour la viticulture. Résidant à Saint-Jean-de-Blaignac, il « trafique » le vin en trouvant un moyen pour que le Bordeaux ne « casse » pas par grand froid (l'adage est bien connu : « vin gelé = vin cassé »). Il se marie le 14 septembre 1903 à Saint-Symphorien (Indre-et-Loire²⁹) à Marie Emma Lafont. Veuf, Eugène se remarie le 1^{er}

²⁸ En une trentaine d'années (1887-1913), plusieurs emprunts russes se succèdent représentant au total 15 milliards de francs-or, soit un tiers de l'épargne française. Un réel engouement se manifeste alors pour cette épargne réputée sûre (en 1897, le rouble se rattache à l'or et l'État français, pour des questions diplomatiques, l'encourage). Pourtant, le 29 décembre 1917, un décret des Bolcheviques répudie unilatéralement l'intégralité de ces dettes. Plus d'un million et demi de Français avaient investi dans ces emprunts. Ils ne seront jamais indemnisés. La famille Hellis a conservé à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) durant des années plusieurs valises remplies d'emprunts russes avant de les jeter.

²⁹ Il existe vingt-deux communes pour lesquelles la composante « Saint-Symphorien » apparaît dont sept du seul nom « Saint-Symphorien » dont une en Gironde. Est-ce une erreur de l'état civil d'avoir indiqué Indre-et-Loire ?

août 1927 à Jeanne Marie Louise Amadiou³⁰. Quelques années après la naissance de leur fils unique, Pierre³¹, le couple divorce. Eugène dira plus tard à son garçon : « C'est ta mère qui t'a voulu » ou encore, lors de la naissance de sa première petite-fille : « Je ne comprends pas la rage qu'ont les gens à se reproduire ». En 1931 ou 1932, à la mort de ses parents, Eugène quitte la France avec son fils et s'installe à Vila Nova de Gaia près de Porto.



Eugène Hellis (à droite) aux côtés de M. Costa, Avenida dos Aliados, Porto, Portugal, 1943.

Il part s'installer au Portugal afin de poursuivre plus tranquillement ses activités viticoles. L'enfance portugaise de Pierre est plutôt malheureuse et solitaire. Son père, très grand (1,96 m), qui impose le vouvoiement à son fils le fait élever par une gouvernante et quand il a l'âge d'aller à l'école, c'est un précepteur qui s'occupe de son éducation. Plus tard, son fils est inscrit à la très réputée École allemande de Lisbonne (Deutsche Schule Lisabon / Escola alemã de Lisboa). Le mode de vie d'Eugène Hellis est plus que confortable puisque quand il voyage en train, il loue le wagon entier pour lui tout seul. Autre indice d'un confortable héritage, Eugène achète à Bordeaux, au cimetière de la Chartreuse, un caveau familial avec chapelle privée pour y enterrer sa première épouse dans la tradition des grands monuments funéraires du XIX^{ème} siècle³². Définitivement installé au Portugal, il ne reviendra en France que pour des cures de courte durée en Bretagne. Durant la Seconde Guerre mondiale, Eugène Hellis en sa qualité d'œnologue, participe aux côtés de Fernando van Zeller Guedes à l'élaboration

³⁰ Née le 9 avril 1899 à Lalinde, Dordogne. Décédée le 15 octobre 1941 à Pineuilh, Gironde. La tradition familiale raconte qu'elle est morte de chagrin de ne plus voir son fils.

³¹ Pierre Jacques Jean Hellis est né le 16 février 1929 à Saint-Jean-de-Blaignac. Décédé à Paris le 16 septembre 1969.

³² Robert Hellis et son épouse y sont également enterrés.

d'un vin sec issu du Douro, l'idée étant de conquérir de nouveaux débouchés commerciaux vers le Brésil et les colonies portugaises en raison de la fin des exportations de portos vers l'Angleterre et d'un marché français restreint. Le Mateus rosé voit ainsi le jour le 12 août 1942 et sera commercialisé le 21 juin 1943 par la Sociedade Comercial dos Grandes Vinhos de Mesa de Portugal (aujourd'hui Sogrape Vinhos) fondée par Guedes et seize autres actionnaires. Le succès est fulgurant³³. Pour autant, Eugène Hellis ne semble pas avoir fait fortune dans l'affaire. À sa mort, à Porto en 1951, il ne laisse que des dettes. Aussi son fils Pierre, qui avait travaillé au Portugal avant de revenir en France (à Arcachon) vers 1947-1948, renonce-t-il à l'héritage et, au vu de ses faibles revenus et d'une rancœur sans doute intacte depuis l'enfance, ne fait pas rapatrier le corps. Il ne semble pas que Maurice Noverre soit parti au Portugal (si ce n'est que temporairement) car les deux frères étaient fâchés.

* * *

* *

Le cadet, presque aussi grand (1,90 m) que son frère aîné, Maurice Hellis suit des études de droit et devient avocat au barreau de Brest. Rentier comme ses frères, il ouvre bien un cabinet mais n'a jamais exercé de sa vie. Il ne s'est jamais marié non plus. Pourquoi choisit-il le pseudonyme de « Noverre » ? Mystère. Ce patronyme est généralement rattaché à Jean-Georges Noverre (1727-1810), célèbre danseur et maître de ballet français, considéré même comme le créateur du ballet moderne. Maurice Hellis a-t-il voulu se mettre dans le sillage de ce célèbre artiste ? Ce nom de famille Hellis est en tout cas peu répandu de nos jours et les principales mentions à l'état civil au XIX^{ème} siècle indiquent une très forte concentration de ce patronyme dans les Côtes d'Armor (Bretagne). Maurice Hellis a choisi le pseudonyme de Noverre avant la publication de la revue *le Nouvel Art cinématographique* en 1925 (en 1922, Noverre a publié sous ce nom un ouvrage intitulé *Septumia*) : on peut y lire que le directeur de la publication est Maurice Noverre et que le gérant est... Maurice Hellis... Le patronyme Hellis est enfin d'origine anglo-saxonne et peut

³³ A leur apogée, les ventes culminent à 50 millions de bouteilles chaque année et ce dans plus de 120 pays.

« sonner » à Poreille comme étant d'origine hébraïque, est-ce là une raison ? Ou bien les souvenirs d'école et les sobriquets faciles comme « Hellis d'avion » en sont-ils la cause ? Les actuels descendants de Maurice Noverre n'ont aucune explication quant au choix de ce pseudonyme.

Jusqu'à ses cinquante ans, Maurice Noverre vit aisément de ses rentes, son héritage familial étant lui aussi considérable. Passionné d'histoire et de cinéma (depuis ses vingt ans il entreprend des recherches sur l'histoire des spectacles), Maurice Noverre monte en 1922 un ambitieux projet musico-filmique intitulé *Septumia*, du nom d'une adolescente Romaine devenue l'esclave de Ménarque (ce projet serait la reprise d'une idée qu'il aurait eu dès 1908 et qu'il aurait mis plus de dix ans à mettre en place³⁴). Cette pièce dramatique en cinq actes³⁵ vise à restituer les figures du « mime antique » en les adaptant sous la forme du cinéma parlant. Cette légende-mime signée Noverre est publiée en 1923 par Gaston Doin à Paris et par Albert Mollat à Bordeaux³⁶. En préface, Edouard Cuyer³⁷ se réjouit car l'œuvre de Noverre produit « l'impression de la vie antique, tout en

³⁴ Dans une lettre du 6 janvier 1927 à Georges Méliès, Noverre écrit : « Dans quelques jours, je vous enverrai *Septumia* pour que vous la lisiez à tête reposée. C'est du cinéma parlant. Une formule nouvelle de la littérature scénique. [...] elle a coûté dix ans de travail, ma petite reconstitution et qu'il faut lire et relire plusieurs fois un tableau avant de le digérer. » Cinémathèque française, BiFi, Paris. Fonds Georges Méliès 24 B3.

³⁵ Cinq actes : « Un savant d'Alexandrie » ; « Le marchand de Grenades » ; « Le Serment » ; « Astarté-la-Magnifique » ; « Notre-Seigneur-Dieu le Roi » ; « De l'Espérance au Désespoir » ; « le Dieu de Ménarque ».

³⁶ Le nouvel art cinématographique. *Septumia*. Légende – mime (Mœurs antiques). Par Maurice Noverre. Préface de M. Edouard Cuyer. Notice sur le synchronisme cinématique de M. Delacommune. Dessins d'André Advier et A. Dumas. Cinq photographies. Bordeaux : Ancienne Maison Bourlange, Librairie Albert Mollat, Galerie Bordelaise. Paris : Librairie Octave Doin, Gaston Doin, Éditeur, 8, Place de l'Odéon. Copyright by Maurice Noverre, 1922. 1923. Il a été tiré de cet ouvrage : 50 exemplaires sur papier Velin à barbes, pur fil Navarre filigrané « Fleur de Lys » numérotés de 1 à 50 ; 1 000 exemplaires sur papier Vergé Bouffant numérotés de 51 à 1050.

³⁷ Edouard Cuyer avait publié en 1902 *La Mimique*, bibliothèque internationale de psychologie expérimentale normale et pathologique publiée sous la direction du Dr Toulouse, Paris, Octave Doin. Cuyer y rendait hommage aux « beaux travaux de Marey et au si remarquable ouvrage qu'il a publié sur *le Mouvement* ».

rattachant les sentiments exprimés aux conditions et aux circonstances de la vie de tous les temps, tel est le but que l'auteur s'est proposé d'atteindre ». En effet, Septumia, âgée de 12 ans, subit avec courage les tortures de tout genre qui lui sont imposées par son profond attachement à la grandeur de son pays³⁸. Cuyer tisse alors un parallèle avec la jeune Hélène Jacquemin à Monthermé (Ardennes) qui, à l'âge de 10 ans, servit d'agent de liaison à son père qui avait été chargé d'une mission importante par le commandement français lors de la Première Guerre mondiale. Par ailleurs, « ce manuscrit est le premier essai de scénario classique, donnant la synthèse des renseignements de toute nature nécessaires au metteur en scène [...], à l'artiste [...] au directeur de l'entreprise [...] ». Pour se faire, Noverre a fait de nombreuses recherches archéologiques et il attache à la mimique une très grande importance ; il apporte tous ses soins à l'analyse de la mimique chez les figurants ainsi que chez les premiers rôles³⁹. Pour conclure, Cuyer note que « les mérites [de *Septumia*] seraient mis en évidence si, à la projection des scènes sur l'écran, pouvait être associée, d'une façon exacte, l'audition des dialogues, des bruits et d'une musique appropriée »⁴⁰.

C'est justement ce synchronisme que permettraient de réaliser les inventions d'un jeune ingénieur, Charles Delacommune. Pour Noverre, « la musique rythmique est nécessaire à la bonne exécution d'un Mime (flûte ou violon) ». Il se réjouit donc que son travail « réponde exactement à l'enseignement classique de M. le professeur Cuyer, savant précurseur de l'étude du geste par la chronophotographie (1902) et soit réalisable (théoriquement) par les ingénieux appareils de M. Charles Delacommune (1921) », cela « peut inspirer au grand public quelque confiance dans la dramatique et la technique de *Septumia*. »⁴¹

³⁸ Noverre conclut son ouvrage page 130 par ces mots : « Ménarque, résume, alors, pour le jeune spectateur, les deux buts, vers lesquels doivent tendre la volonté et les forces d'un homme. Il s'écrie, en montrant le ciel : « Dieu ! » puis désignant de la main la dépouille mortelle de Septumia : « et Patrie ! ».

³⁹ Cuyer est particulièrement sensible à cet aspect puisqu'en charge de l'enseignement de l'anatomie plastique, il s'occupe de recherches relatives aux gestes corporels et faciaux, à leur signification et à leurs raisons d'être.

⁴⁰ Edouard Cuyer, « Préface », *Septumia*, XII. Paris, 23 mai 1922. E. Cuyer, ancien professeur suppléant d'anatomie à l'École nationale des Beaux-arts.

⁴¹ Maurice Noverre, *Septumia*, XIV. Noverre est vraisemblablement alors au Portugal puisqu'il termine son texte par cette indication : « Vieira, 15 septembre 1922 ».

Daté du 1er août 1922, le texte de Charles Delacommune couvre dix pages à la suite des textes de Cuyet et de Noverre. Selon lui, l'ère des « cinématarges » débute. Delacommune l'assure : « La réalisation du théâtre filmé est donc d'ores et déjà possible. Images vivantes, paroles, musique, bruits peuvent être produits demain en parfaite harmonie dans presque toutes nos salles de spectacles. Aucune difficulté d'ordre technique, ni plus simplement pratique, ne peut s'y opposer »⁴². En attendant la « photophonie », c'est-à-dire la concrétisation des procédés d'inscription de la bande-son directement sur la pellicule, Noverre accorde toute sa confiance au « synchronisme cinématique » mis au point par Charles Delacommune. Dans « Le synchronisme de la parole, de la musique et des bruits au cinéma », il présente ses conceptions et ses différents appareils (ciné-pupitre, distributeur relié au projecteur, ciné-bruisseur) et réfléchit à la manière de les adapter à une interaction entre paroles, musique et bruits⁴³. Il y précise notamment la manière dont le compositeur d'une partition originale ou d'une adaptation prépare la « bande cinématique » qui défile conjointement au film à accompagner. Grâce à un « marque-temps », le musicien peut perforer la bande au moment précis où apparaît un « stade plus significatif du mouvement », désignant aussi bien « les changements de vue, les contrastes » (rythmes extérieurs) que les « rythmes visibles sur l'écran », à savoir les danses, défilés militaires ou encore un musicien jouant à l'image (rythmes intérieurs).

Malgré toute cette dépense d'énergie et d'argent (intégralement payée par Noverre), le projet *Septumia* en restera à de simples déclarations d'intentions, aucun développement filmique n'ayant jamais eu lieu.

C'est à la même époque que Maurice Noverre débute à *Cinéopse* en 1923 comme collaborateur non rétribué et prête-plume de Georges-Michel Coissac. Noverre a déjà 42 ans et s'intéresse plus particulièrement à « l'origine de la projection et de la photographie animée ». Il devient membre de l'Association professionnelle de la

⁴² Charles Delacommune, « Le synchronisme de la parole, de la musique et des bruits au cinéma », *Septumia*, XV-XXIV.

⁴³ Maurice Noverre, *Septumia*, XV-XXIV.

presse cinématographique (APPC) et de la Société française de photographie.

Coissac (1868-1946) est directeur en 1895 du service des projections (« Projections, Phonographes et Photographies ») de la Maison de la Bonne Presse et rédacteur de 1903 à 1914 de la revue *le Fascinateur* qui fait la promotion de toute la production audiovisuelle de l'entreprise. À ce titre, il est le « formateur et le conseiller technique de milliers de projectionnistes agissant dans les patronages et les associations catholiques ». En 1919, il quitte la Maison de la Bonne Presse, après 24 ans d'un dévouement total et s'associe avec Gaston Guilbert pour fonder la Manufacture française d'appareils de précision, sciences, projections, cinématographes, photographies, G. Guilbert et G.-Michel Coissac, successeurs en remplacement des anciens Établissements Guilbert. Mais cette entreprise est dissoute un an plus tard d'un commun accord, le 20 juin 1920. Le 1er octobre 1920, Coissac prend la direction des services de vente et d'achat de matériel cinématographique de la « Maison du Cinéma ». En 1919, il crée la revue *le Cinéopse* qu'il dirige jusqu'en 1939⁴⁴. En 1925, Coissac est directeur du *Cinéopse*, Syndic de la Presse scientifique et Président honoraire de la presse cinématographique et publie la première *Histoire du cinématographe. Des origines à nos jours*.

Maurice Noverre publie dans le *Cinéopse* de Coissac de février 1923 à janvier 1924 une série de douze articles intitulée « le Nouvel art cinématographique » qui retrace l'histoire des projections animées depuis les origines. Selon Noverre, il est possible de tracer un parallèle entre les jeux du cirque (romain) qui constitueraient un affadissement de la pantomime antique (grecque) et le cinéma contemporain (« spectacles malsains, absurdes, hallucinants »⁴⁵) qui aurait trahi l'esprit du cinéma des origines (les pionniers auraient compris la nécessité d'un retour au mime antique). C'est précisément pour cette raison qu'il en appelle au début des années vingt au

⁴⁴ Très luxueuse à ses débuts et d'une pagination importante, cette revue s'interrompt de septembre 1939 à février 1946. Dans son numéro de reprise elle définit son propos comme étant « d'étudier les grands problèmes du cinéma dans leur universalité et leur généralité ». Plus de 600 numéros sont publiés dans lesquels on trouve aussi bien des rubriques sur la production, la technique, le cinéma éducatif, les films du mois, le format réduit, etc.

⁴⁵ Maurice Noverre, « le Nouvel art cinématographique », *Cinéopse*, n° 44, avril 1923.

« ressourcement » du cinéma muet dans une théorie générale des spectacles⁴⁶.

En juillet 1923, Coissac charge Noverre d'enquêter sur Émile Reynaud et de prendre contact avec ses enfants⁴⁷. Mais quelques mois plus tard, en 1924, les deux hommes se séparent. Ils sont définitivement fâchés. En effet, leurs points de vue sur la contribution de Reynaud à l'invention du cinéma divergent tant que les deux hommes, autrefois collaborateurs, se livrent dorénavant par journaux et livres interposés une féroce bataille, Noverre accusant Coissac d'être un « historien de cour », « gluant et perfide »⁴⁸ au service des frères Lumière. Dans son supplément au *Nouvel Art cinématographique* n°2 (2ème série) d'avril 1929, Noverre parle de « la publicité historique entreprise depuis plusieurs années par Coissac et consorts dans l'intérêt du cinématographe Lumière »⁴⁹. Il ne cesse de relever les nombreuses erreurs écrites par Coissac dans son livre auxquelles il oppose la solidité de sa documentation : « Cet ouvrage fourmille d'erreurs et d'inexactitudes périlleuses pour le lecteur qui ne vérifie pas les dates. »⁵⁰ Encore en juin 1929, Noverre accuse Coissac

⁴⁶ Quelques années plus tard, en 1930, Noverre n'aura pas changé d'avis. Évoquant *Un chien andalou* (1929), il écrit : « Que dire aussi des auteurs qui s'ingénient, sous prétexte d'originalité, à produire des vues qui n'ont aucun sens, où se retrouvent pêle-mêle des tableaux sans aucun lien entre eux, vous montrant des quartiers de viande de boucherie, des ordures sur un piano, des mains coupées et couvertes de fourmis, un œil crevé d'un coup de rasoir, la poitrine nue d'une femme, remplacée par une cuisse (par fondu), etc., etc. (tout cela est authentique). » *Le Nouvel Art cinématographique*, n°6, avril 1930, p.36-40.

⁴⁷ Durant la même période (1919-1925), Émile Cohl revendique sa reconnaissance comme « père du dessin animé » avec un certain succès à en juger par la place que lui font Boisvyon, Arnaud et même Coissac dans leurs écrits respectifs.

⁴⁸ Lettre de Maurice Noverre à Georges Méliès, 4 février 1930, Cinémathèque française, BiFi, Paris. Fonds Méliès.

⁴⁹ Maurice Noverre, « Après vous, s'il vous en reste ? Commentaire d' "Un peu de pudeur" [d'Henry Lepage à propos de la polémique sur l'invention de la Croix de Malte] », *le Nouvel Art cinématographique*. Prolégomènes et tract 8 (fin), 26 novembre 1927.

⁵⁰ Maurice Noverre, *le Nouvel Art cinématographique*. Prolégomènes du tract 8, 7 novembre 1927. Les termes soulignés le sont par l'auteur.